

# Voix et chapitres

## Aksham, chanson jazz au crépuscule

Elina Duni au chant, Marc Perrenoud au piano et David Enhco à la trompette mêlent leur goût du mélodique bien pesé dans un album aux saveurs mélancoliques, avec une touche humoristique

Fabrice Gottraux  
@fabgottraux

«**D**ans ma chambre c h a o t i q u e , j'épale ma mélancolie, celle de ceux qui ont l'frigo plein, celle de ceux qui s'ennuient.» On allait sombrer dans ce «Spleen» aussi magnifique qu'incurable. Voilà que ce «frigo» délicieux nous sauve in extremis. Dès lors, c'est grand joie que de s'abandonner au rythme joyeux qui porte la mélodie, avant que ne débarque un trait de samba lorsque la trompette s'immisce dans le couplet jazz.

Pour faire passer l'humeur, comme on disait jadis, rien de plus efficace qu'une chanson. Telle est la sympathique leçon prodiguée par Aksham, nouveau combo franco-suisse emmené par trois têtes bien connues. Où l'on retrouve Elina Duni, la solaire et néanmoins pensive Albanaise du bout du lac. Si mélancolie il y a, c'est à elle de lui choisir ses couleurs. Elina Duni, toujours en partance, de son Albanie natale vers un autre pays montagneux. Hier à Zurich, aujourd'hui à Londres. Triangulation urbaine pour une mise sous tension vocale d'un projet résolument européen.

### Gravité sans pesanteur

Son compère et frère d'armes, autre figure du bout du lac, le pianiste Marc Perrenoud, passe les plats de l'élégance du patron partageur. S'il faut chauffer, il chauffe, découper fin, il affine. Elina et Marc, la liaison remonte à l'enfance de l'art. Les deux mu-

siciens ont certes partagé la scène régulièrement, en duo notamment. Mais il y a vingt de cela, quand tous deux achevaient leur maturité, collège De Saussure, section artistique musicale, leur vint l'idée de jouer ensemble. Admettons qu'enfin, c'est fait. Quant au troisième passager de ce bâtiment cherchant le vent au doigt (on a beau dire que c'est de la chanson, l'impro jazz reste un élément clé), celui-là joue également le rôle de soliste: le trompettiste David Enhco fait montre d'une virtuosité telle qu'il appartient aux quelques élus capa-

«Le crépuscule, c'est ce moment mystérieux, indéfini, qui dure si peu de temps»

Elina Duni Chanteuse pour Aksham

bles de jouer grave sans perdre le son. David Enhco, qu'on a vu il y a quelques années de cela aux côtés de Marc Perrenoud, partage désormais avec ses compères helvétiques écriture et composition au sein d'Aksham. Enfin, n'oublions pas les «sidemen»: Florent Nisse à la contrebasse et Fred Pasqua à la batterie complètent ce qui, au final, constitue un quintet.

Qu'on l'écoute encore, cet Aksham - le «crépuscule», en turc. Le choix d'Elina Duni, qui fait ici un clin d'œil à son propre répertoire, où les chansons albanaises gardent une place centrale. Elina qui nous dit: «Aksham, le mot sonne très

bien, qui appartient également au dialecte albanais, ailleurs encore comme en Macédoine.» Et puis tout ce qu'évoque le crépuscule: «Ce moment incroyable, indéfini, mystérieux, qui dure si peu de temps.» Elina Duni, dont on n'entendra rien, ici, des inspirations de son pays natal: «En quartet, comme en solo, j'ai beaucoup expérimenté dans la mélancolie, dans la douleur. J'ai encore envie d'évoquer des choses graves, mais sans que ce soit grave dans la forme, plutôt avec humour, seul à même de nous éviter le ton moralisateur.» Ainsi de «Spleen» présenté plus haut. Ainsi d'«Étrange Étranger», du très Gainsbourgien «L'Automne» ou «Soleils Couchants» sur un texte de Verlaine.

### L'Europe devant

En fondant Aksham, il s'agissait de créer un projet qui ne reflète aucune des tendances développées ailleurs par chacun de ses membres. «Tout groupe qui débute laisse une liberté fantastique, s'enthousiasme Marc Perrenoud. C'est de la chanson, et ça reste du jazz. Dès lors, le disque doit être liché, tendre vers la perfection. Le disque a valeur de vitrine. Le grain de folie, c'est pour le live.»

Aksham débute sous les meilleurs auspices. Une structure importante veille à sa diffusion, à travers le label Moose, propriété de David Enhco. Tandis que son territoire de base comprend de facto la France et la Suisse, patries dont sont originaires les musiciens.

«Aksham» Moose Productions. En concert le 8 avril, au Cully Jazz Festival.



Aksham, le «crépuscule» en turc, quintet franco-suisse à trois compositeurs, deux solistes: au chant, Elina Duni, à la trompette, David Enhco, au piano, Marc Perrenoud, Florent Nisse à la contrebasse et Fred Pasqua à la batterie. LUI ROZE

## Top 5 des meilleures ventes

### Livres

- À nous la liberté!**  
Alexandre Jollien, Matthieu Ricard - L'Iconoclaste
  - Sérotonine**/Michel Houellebecq - Flammarion
  - La tresse**/Laetitia Colombani - Le Livre de poche
  - L'enfant perdue. L'amie prodigieuse, Tome IV**  
Elena Ferrante - Folio
  - Félix et la source invisible**  
Eric-Emmanuel Schmitt - Albin Michel
- CD**
- The Platinum Collection**/Queen
  - Lettre infinie**/M
  - Soliloquy**/Lou Doillon
  - A Star is Born**  
B.O.
  - Entre 2**  
Camille et Julie Berthollet

## Dans le juke-box de la rédaction

### Classique



C'est un jeune Claudio Abbado, âgé alors de 37 ans seulement, qu'on redécouvre ici dans un enregistrement d'une valeur inestimable, qui somnolait dans les archives d'une radio autrichienne. À la tête d'une phalange – les Wiener – réputée pour son intransigeance en matière de doxa schubertienne, le maestro parvient à insuffler sa touche légendaire, qui est à la fois élégante et chargée de gravité. Il faut s'arrêter tout particulièrement sur l'inachevée «Huitième», et cueillir ses lignes sombres et majestueuses pour saisir combien cette captation se hisse parmi les grandes versions (Sawallisch, Furtwängler). Méorable et à ne pas manquer. **R.Z**

**F. Schubert, «Symphonies N° 8 & N° 5»**  
Wiener Philharmoniker, Claudio Abbado (dir.)  
**Deutsche Grammophon**

### Classique



S'il fallait transposer cette aventure musicale en terme sportif, on dirait du Quatuor Borodine qu'il relève aujourd'hui de la franchise. Libéré de ses racines – aucun membre originaire n'y joue aujourd'hui – la formation garde pourtant la quasi-totalité de son pedigree, tout particulièrement dans un des territoires qui a fait sa gloire, à savoir les «Quatuors» de Chostakovitch. Sans atteindre la version inégalée de 1978, cette intégrale cultive ce même ton âpre, ce goût pour les attaques sèches, ce sens de la narration qui unit partout lyrisme postromantique et tonalités d'un tragique insondable. L'arc esthétique du compositeur, qui se déploie entre 1938 et 1974, trouve ici des défenseurs ardents et convainçants. **R.Z.**

**D. Chostakovitch, «Les Quinze Quatuors à cordes»...**  
Quatuor Borodine  
**Decca**

### Pop



Avec son troisième album, Anna Aaron élargit encore le champ des possibles, cinq ans après «Neuro», qui ouvrait déjà des portes futuristes. Suite à des débuts d'écorchée vive, la Baloïse invente des nuances, déploie des douceurs équivoques, mais garde intacte sa capacité à s'emporter via une pop polymorphe qui doit toujours autant à sa voix et à ses contrastes. Capable d'une transparence lymphatique («Rooms»), d'éclats sur la surface d'une soul de glace («White Lady»), d'aigus acidulés («Moskit») clignant d'un œil minimaliste et ludique sur le «Where The Streets Have No Name» de U2), la chanteuse possède une palette large qui lui appartient en propre, une couleur déclinée en teintes grisées. **B.S.**

«Pallas Dreams»  
Anna Aaron  
**Radicals**

### Pop



Depuis l'innovant «Gulag Orkestar» en 2006, assemblage de fanfare balkanique, d'orgue Farfisa et de chant en voix de tête, l'ivresse procurée par ce semblant de chaos instrumental n'a cessé de décroître. Non que Zach Condon, voix et chef de cet orchestre transnational, ait manqué de talents. Mais la formule, si particulière, n'a su comment se renouveler. En dérivant sur des cordes légères, tel ce «Rythme (d'Giardini)», en le chaloupant de guinguois («Corfu»), voire en jouant des synthés minimalistes («Family Curse»)? D'une richesse inouïe côté arrangements, Beirut pêche par le chant. Toujours cette même ligne traînante. Toujours l'impression d'écouter la même chanson. **F.G.**

«Gallipoli»  
Beirut  
**4AD**

# Voix et chapitres

## Livre

## Michel Layaz caresse les femmes dans «Sans Silke»

Des moues d'enfant ingénu qui interroge, de longs doigts musiciens qui volettent. À la cinquantaine, le Fribourgeois Michel Layaz «élucubre» des mondes qui ne ressemblent qu'à lui. «Sans Silke», fable d'une enfance qui s'abandonne sous la pression des adultes, en appelle à la magie et au burlesque, s'enracine aussi dans le terroir du réel. Ou la complicité fugace entre une gosse un peu sorcière et une préceptrice qui ne l'est pas moins.

### Pourquoi ce prénom, Silke?

Parce qu'il vient d'ailleurs, avec ce côté nordique, flamand peut-être. L'évocation en anglais de «silko», la soie. Et bien sûr, l'évocation plus psychanalytique du «soi». Silke joue presque un rôle thérapeutique en permettant à la petite fille d'exprimer tout ce qu'elle est.

### Vous inventez souvent des héroïnes fascinantes, des hommes qui le sont beaucoup moins. Pourquoi?

Moi, j'avais envie d'étudier cette catégorie d'homme qui veut voir le monde tourner autour de lui. Plus spécialement encore, ce Narcisse profond qui au nom même du statut d'artiste, par pur ego, estime avoir ce droit. Ça me plaisait d'autant plus qu'il se révèle un peintre très quelconque. Il est à côté de la vie, de sa fille, enfermé dans la bulle de son moi.

### En quoi vous implique-t-il, vous qui jadis avez dirigé une galerie d'art?

Je pratique volontiers dans mes livres le personnage repousseur. Je me sens en lien avec l'homme que je ne veux pas être, je comprends sa complaisance dans les bas instincts. Je peux alors l'exorciser par l'écriture.

### «Un pauvre type»... et ce n'est pas le premier dans votre œuvre.

Le concept du «pauvre type», je peux en parler des heures. J'y ai même consacré un roman entier, «Le tapis de course». Même si ce personnage désagréable restait en arrière-plan, rejeté dans la lumière du héros. Ici, il prend les devants.

### Autre récurrence, l'univers clos...

C'est vrai, j'aime ces enfermements à la violence larvée pour les échappées qu'ils offrent. Ainsi de «Soutter, probablement» qui traitait d'un artiste



Michel Layaz

Écrivain

dans un asile. Silke emmène souvent la petite Ludivine en forêt. Bon! Je n'ai pas attendu la mode du ressourcement par les arbres pour évoquer la régénérescence par la nature.

### Tactile jusqu'à manger les lettres en pâte alphabet pour digérer les mots des maux qu'elles désignent?

Ce n'est même pas un souvenir personnel. Ces formules m'arrivent par surprise. Dans l'écriture, je trouve génial de pouvoir être nourri du réel tout en développant des phrases presque par inconscience. Tiens, la relation de Silke et Ludivine dure neuf mois et peut se lire comme une deuxième naissance. Mais je n'avais pas prémédité cette grossesse. Je tiens à ce que mes personnages évoluent au-delà de ma volonté, de la leur aussi. Même si je sentais toucher à un tabou avec cette mère terrible d'impuissance.

### La «mauvaise mère» qui culpabilise, une figure très moderne, non?

Dépassée par sa vie professionnelle, son manque d'instinct, oui. Au-delà du conte, j'écris «ici et maintenant». J'aime jouer sur les niveaux de réalité, instiller le doute. Ce qui semble de l'ordre fantastique peut devenir à la réflexion, beaucoup plus tangible que les faits du quotidien.

### Vous rêvez dans «Silke» d'une potion magique qui permettrait aux textes de s'écrire tout seuls...

Sans doute parce que d'un roman à l'autre, il est clair que je reste préoccupé par les exigences de langue et de forme. Ici, je voulais une fluidité, une «liquidité» qui pourtant resterait incisive. Et croyez-moi, ce manuscrit, je l'ai traîné longtemps! Il a fallu beaucoup épurer, couper d'un coup cinquante pages par exemple. C'était douloureux, ces belles phrases qui ne seront jamais récupérées. Chaque fois que j'ai essayé, elles sonnaient faux!

«Sans Silke» Michel Layaz, Éd. Zoé, 157 p.

## Un disque dans le cru

## Fascinant Organ Mug

Deux ans après son premier album, le très planant «Spinneret» et ses formes vaporeuses dérivant entre cliquetis bruitistes et rondes basses synthétiques, le Lausannois Organ Mug, Morgan Hug à la ville, livre un nouvel EP. «Here And There» réunit cinq constructions sonores mêlant field recording (mouettes et vagues sur «Secret Islands»), instruments acoustiques (piano, orgue, cordes et chant sur le frissonnant «Somewhere Place») et machines. On admire le traitement des timbres, qu'il s'agisse de porter haut et longuement des harmonies vibrantes. Ou de moduler une cellule percussive sur des clapotis («Esteban»). Qu'on songe aux expériences solitaires de Thom Yorke; voilà qui explore plus avant encore



Le Lausannois Morgan Hug, alias Organ Mug. CAMILLE MESCH

dans la chanson pop électronique. Qu'on guette le moment dansant? Viennent alors les basses lourdes, la pulsation sauvage du terrifiant «Deaf, Dumb & Blind». Fascinant. **F.G.**

«Here And There» Organ Mug, Irascible Records. Concert en 1<sup>re</sup> partie de Low, ve 15 fév, Alhambra, festival Antigél.

## Des plumes au poil

### Roman



Avec une poésie novatrice, Paul Lynch évoque sans misérabilisme ni caricature la cruelle réalité de l'Irlande de 1845, décimée par «la Grande Famine». Poussée sur les routes par sa mère veuve, grosse d'un énième enfant, son héroïne, Grace, 14 ans, suivie par son petit frère, se travestit en garçon pour trouver du travail tout en échappant aux mâles convoitises. Tout agresse, oppresse ici, sous «un ciel d'ardoise qui pèse si lourdement qu'on dirait le couvercle d'un cerceuil». Posé sur ses coudes, le style sophistiqué et lumineux de l'auteur ensorcelle, comme un don d'hypnose écumé de ses origines, du Donegal à Limerick. Grace alors, «sa Grace», peut toucher au sacré dans la boue humaine. **CLE**

«Grace»  
Paul Lynch  
**Ed. Albin Michel, 480 p.**

### Thriller



Son premier roman, «Le couple d'à côté» avait valu à Shari Lapena le surnom marketing de «reine du polar domestique». Elle poursuit avec ce récit d'annésie, en l'occurrence celle de Karen, suite à un accident de voiture qu'elle a provoqué en roulant comme une dératée dans un quartier mal famé. Rentrée à la maison avec son mari Tom, elle a l'impression que quelque chose s'introduit chez elle, déplace des objets, fouille son intimité sans que la jeune femme puisse le prouver. Au fil du récit, le vernis des différents personnages se craquelle, chacun semble cacher des secrets qui sèment les soupçons. Idéal pour une soirée brumeuse au coin du feu. **DMOG**

«L'étranger dans la maison»  
Shari Lapena  
**Ed. Presse de la Cité, 304 p.**

### Bande dessinée



Alors qu'il donne une lecture publique de «La Venus à la fourrure», Leopold von Sacher-Masoch reçoit une proposition osée d'une admiratrice. Celle-ci entend devenir rien moins que «sa Wanda», soit l'héroïne sulfureuse de son roman. L'écrivain autrichien accepte, par contrat, de devenir son esclave. Les années passant, et leur libido évoluant, la relation va périlcliter... Après avoir réalisé les bios dessinées de Freud, Marx et Einstein, Anne Simon met en images la vie de l'homme qui, malgré lui, a donné son nom à une perversion sexuelle: le masochisme. Documentariste et biographe, Catherine Sauvât soigne les détails, retraçant les éléments clés du parcours de Sacher-Masoch. Sur le même thème, on peut préférer le film réalisé par Polanski en 2013. **PH.M.**

«L'homme à la fourrure»  
C. Sauvât et A. Simon  
**Ed. Dargaud, 128 p.**

### Autobio



Passionné par les cultures de l'imaginaire – BD, cinéma, jouets, dessins animés – Davy Mourier est ce qu'on peut appeler un geek. Un jour, il reçoit un mail d'un journaliste d'une grosse chaîne hertzienne, qui cherche à recueillir des témoignages sur les adolescents. On lui vend un reportage sérieux. Une aubaine pour cet auteur vouant un culte au dieu télévision. Mais rien ne va se passer comme promis. Manipulé, Mourier constate que, de l'autre côté de l'écran, la vie n'est pas en technicolor. Sur un ton décalé, l'auteur poursuit une série autobiographique inaugurée il y a six mois avec un voyage éphémère à Cuba. C'est drôle, ironique, efficace. Le prochain album, en juin, aura pour thématique la mort. Ça promet. **PH.M.**

«Davy Mourier vs la télévision»  
Davy Mourier  
**Ed. Delcourt, 192 p.**

